

pas qu'elle faisait, menaçait de s'éteindre, dame Véronique traversait maintenant le jardin, se dirigeant aussi rapidement qu'elle le pouvait vers la grande porte de la grille.

Deux fois encore, la cloche avait retenti, pendant que la vieille femme, que cette étrange insistance intriguait de plus en plus, se demandait encore qui pouvait bien se présenter chez son maître à heure aussi indue.

Aussi, dès qu'elle ne fut plus qu'à quelques pas de la grille, jeta-t-elle curieusement un coup d'œil au travers des barreaux.

Mais la nuit était si sombre, la route qui passait devant la maison si pleine de ténèbres, que d'abord elle ne vit rien. . .

Cependant, comme elle venait d'arriver devant la porte, elle ne put s'empêcher de tressaillir en apercevant en face d'elle une forme immobile et deux yeux brillants braqués sur elle.

— Qui est là ? demanda-t-elle, la voix un peu sourde.

— Ouvrez ! répondit-on.

— Que voulez-vous ?

— Parler à votre maître. . .

— A cette heure !

— Eh bien ? fit une voix très dure.

— Mon maître dort. . .

— Vous le réveillerez. . . Ouvrez, vous dis-je !

— On n'ouvre pas ainsi sans connaître les gens, au milieu de la nuit. . . Il faudrait au moins que je sache qui vous êtes. . .

— Suit ! ricana dans l'ombre la voix brutale. Je suis le baron de Chancel. . . Et maintenant ouvrirez-vous ?

A ces mots : " Je suis le baron de Chancel," dame Véronique était restée toute saisie.

— Le baron de Chancel ! répéta-t-elle malgré elle.

Car elle se rappelait que, plus d'une fois, elle avait surpris son maître à des moments où, plus sombre et plus triste encore que d'habitude, il se disait pour lui seul ce nom-là. . . ce nom qui semblait le remplir de colère et de terreur.

Alors, n'hésitant plus, elle ouvrit.

— Entrez, monsieur, dit-elle.

Puis la porte de la grille refermée :

— Veuillez me suivre, ajouta-t-elle.

Et tout en marchant côte à côte avec le baron, elle l'examinait parfois à la dérobée.

— Mauvais visage ! . . . Oiseau de mauvais augure ! pensait-elle. Qu'est-ce que cet homme peut bien vouloir à mon maître ? que peut-il bien venir faire ici ?

Mais le baron ne semblait nullement s'apercevoir de l'attention dont il était l'objet de la part de la vieille femme. . .

Tout en marchant d'un pas très rapide, mais qu'il s'efforçait d'amortir le plus possible, comme s'il avait pu craindre qu'on l'entendit, c'était avec une sorte d'inquiétude, une sorte d'appréhension qu'il ne cessait de fouiller l'ombre qui l'entourait. . .

Parfois même, dame Véronique le voyait soudain tressaillir, puis s'arrêter comme s'il n'osait faire un pas de plus.

Mais cela ne durait que le temps d'un éclair, et presque aussitôt il repartait d'une allure plus rapide encore.

— Qu'a-t-il donc ? se demandait la vieille femme de plus en plus surprise. On dirait qu'il a peur ! . . .

Et c'était vrai !

Si le baron fouillait ainsi avec inquiétude, avec appréhension, les épais-tes ténèbres qui l'entouraient ; si, à la vacillante clarté de la bougie, il apparaissait très pâle à dame Véronique ; si, enfin, il avait parfois ces brusques sursauts, ces brusques tressaillements, c'est qu'en effet il avait peur. . .

Oui, peur, car maintenant toute sa pensée était fixée sur sa victime, sur Yvonne. . .

Oui, peur, car à chaque pas qu'il faisait, il redoutait de la voir surgir en face de lui telle qu'elle lui était apparue quand il l'avait enlevée de la maison du docteur Laval. . .

Oui, peur, car à chaque seconde il tremblait de la voir se dresser échevelée, blême comme un spectre, folle encore, mais pourtant pouvant encore le reconnaître, mais pourtant pouvant encore lui demander compte du crime odieux, du crime infâme qu'il avait commis envers elle.

" Misérable, cesse de me torturer ! . . . Misérable, rends-moi ma liberté ! "

Ces mots-là, le baron, qui marchait de plus en plus rapidement, croyait positivement les entendre le poursuivre, les entendre sortir de l'ombre. . .

Aussi ne respira-t-il que lorsque, arrivé au bout du jardin, il se trouva devant le petit pavillon qu'habitait l'inconnu. . .

A l'une des fenêtres de ce pavillon, on pouvait apercevoir le reflet d'une faible lumière. . .

— Tiens ! il ne dort donc pas ? pensa le père d'Adrienne.

Et comme la vieille gouvernante de l'inconnu allait s'engager dans l'escalier et l'invitait à le suivre :

— Vous pouvez vous retirer, lui dit-il. Je connais le chemin. . .

Et il monta seul.

Au bout de quelques marches, il se trouva sur un large palier où il n'y avait qu'une porte, et le baron allait frapper, quand il s'aperçut que cette porte était restée entre-bâillée. . .

Doucement, il la poussa, la referma sans bruit derrière lui, puis demeura immobile sur le seuil. . .

La pièce où il venait d'entrer était très grande, immense, et d'un aspect à la fois élégant et sévère.

Mais ce qui frappait surtout et qui attirait tout de suite le regard dès qu'on y pénétrait, c'étaient les nombreux portraits dont cette pièce était ornée. . . sans doute les images des ancêtres de l'inconnu, de cet homme en qui Yvonne n'avait pas hésité à reconnaître un grand seigneur.

C'étaient, dans de larges cadres d'un merveilleux et magnifique travail, des capitaines avec leurs armures, des magistrats avec des manteaux d'hermine, des hommes d'église, en longues robes violettes ou écarlates.

A peine entré, le baron de Chancel avait eu un vif mouvement de surprise, mais ce n'étaient point ces portraits, sur lesquels d'ailleurs ils n'avait pas même daigné jeter les yeux, qui avaient provoqué chez lui ce mouvement.

Mais, s'il était resté ainsi tout étonné, ou, pour mieux dire, tout saisi, c'est qu'il avait sous les yeux un spectacle des plus étranges et des plus inattendus.

Couché sur un long canapé qui tenait toute l'embrasure d'une fenêtre, l'inconnu, les yeux clos, très pâle, aussi pâle que quelqu'un qui va mourir, semblait profondément endormi.

Mais ce que le baron regardait surtout d'un œil fixe. . . ce qu'il regardait en devenant presque aussi pâle que l'inconnu, c'était la grande table de travail qui occupait le milieu de la pièce.

Car sur cette table, toute chargée de livres, et qu'une grosse lampe de bronze éclairait d'une clarté mourante, il venait d'apercevoir trois ou quatre feuilles de papier fraîchement noircies, et, tout près de ces pages, étinceler la crosse d'ivoire d'un revolver. . .

Pendant un long moment, le baron demeura immobile et comme cloué à la même place ; puis, enfin, marchant ou plutôt glissant très doucement, il s'avança vers l'inconnu.

— Comme il est pâle ! murmura-t-il après s'être penché sur lui. Puis tout à coup, haussant les épaules :

— Et il a pleuré ! ajouta-t-il avec un accent plein de pitié.

Et en effet, sur les joues livides de l'inconnu, on pouvait apercevoir, toutes humides encore, des traces de larmes.

— Oui, oui, c'est bien ce que je pensais. . . c'est bien ce que j'avais tout de suite deviné, reprit le baron après avoir jeté un nouveau coup d'œil sur le maître du logis. Ces lignes qu'il vient d'écrire. . . ce revolver, là, sur cette table. . . là, sous sa main. . . le malheureux a voulu se tuer ! . . .

" Mais se tuer, pourquoi ? . . . Serait-ce, par hasard, pour m'échapper ? . . . Impossible ! . . . Il sait bien que la mort même ne le délivrerait pas ! . . .

" Alors pourquoi ! . . . Quel autre chagrin. . . quel autre désespoir peut-il donc avoir ?

Puis, comme son regard venait encore de se porter sur la table :

— Ces pages qu'il vient d'écrire me le diraient peut-être ? reprit-il encore. Qu'est-ce ? . . . Des adieux ? . . . un testament ? . . . Bah ! ajouta-t-il avec un sourire plein d'une insultante ironie, nous sommes en assez bons termes ensemble pour que je puisse me permettre d'être indiscret. . . Voyons donc ? . . . Qu'écrivait-il donc ?

Alors, glissant plus légèrement, plus doucement encore, le baron de Chancel se rapprocha de la table de travail.

Mais à peine avait-il jeté un coup d'œil sur les pages que venait d'écrire l'inconnu, qu'il se redressa d'un bond, avec un rugissement de colère.

— Est-ce vrai ? . . . Est-ce que je rêve ? . . . Est-ce que je ne deviens pas fou ? s'écria-t-il livide, la voix étranglée.

Puis, se laissant choir dans le fauteuil qui se trouvait devant la table, il s'empara violemment du feuillet sur lequel son regard était d'abord tombé, tandis que, de plus en plus défait et le masque de plus en plus effrayant de colère, ses yeux s'attachaient, flamboyants, sur l'inconnu toujours profondément endormi.

XXI. — LA CONFESION DE L'INCONNU

Quelques minutes s'écoulèrent ainsi.

Puis, brusquement, le baron de Chancel reporta son regard sur la feuille de papier dont il venait de s'emparer et qui tremblait dans sa main crispée.

— Étrange ! murmura-t-il les lèvres contractées dans un mauvais sourire, très étrange ! . . . Ah ! non, certes, je ne me serais jamais attendu à cela. . . jamais attendu à faire une pareille découverte ! . . .